

A propos du livre « Contre la résilience, à Fukushima et ailleurs »

**de Thierry Ribault,
paru aux Éditions L'Échappée,
en 2021**

L'auteur du livre, Thierry Ribault, tente d'aborder de façon critique la question de la résilience, le concept qui est désormais dans toutes les bouches, du moins dans celles des gestionnaires de la domination. Je ne le lui reproche pas. Par contre, dès la première lecture, bon nombre de thèses qu'il avance me gênent. Après plusieurs relectures et la réunion de présentation du livre à la librairie Publico, dans le cadre de la campagne contre le nucléaire que lance la Fédération anarchiste, mes premières impressions sont hélas confirmées. Dans ces notes de lecture, je serai bref car, pour l'essentiel, au-delà de la question de la gestion de la catastrophe récente de Fukushima, les critiques que je porte sont déjà formulées depuis longtemps, en particulier dans pas mal de mes brochures. Je renvoie donc les lecteurs et les lectrices à la brève bibliographie à la fin de mes notes. De plus, je ne commente pas ici en détail les interprétations de Thierry Ribault relatives aux données concernant la technologie nucléaire, civile et militaire. En partie, il les maîtrise mal. Il aurait mieux fait de ne pas en parler, par exemple celles qui concernent l'utilité, pour la filière militaire, des divers isotopes du plutonium issus des réacteurs de la filière civile. Rôle proche de zéro, car le plutonium, de même que le tritium, à usage militaire sont générés dans des réacteurs spécialisés. Contrairement aux affirmations mensongères de l'AIEA, qui défend le monopole des grandes puissances thermonucléaires, installées au Conseil de sécurité. Mais abordons l'essentiel.



1. A y regarder de près, bien des dispositifs et des représentations qui constituent le cœur de la résilience ne datent pas d'aujourd'hui, ni même d'hier. A l'aube des Lumières, dans les années 1730, « L'Art du mensonge politique », pamphlet auquel Jonathan Swift participa, les avait déjà cernés, à titre de bases et de justifications de l'idéologie fondatrice du capitalisme et de l'État moderne en gestation, à savoir le libéralisme. Pour lui, l'art en question avait de multiples facettes. Certes la minoration, voire la négation des dangers, effectuées par le parti au pouvoir par crainte d'exaspérer les sujets de l'État, en étaient partie intégrante. Mais aussi l'exagération des dangers réels, sans compter l'invention de dangers fictifs, procédé complémentaire utilisé, y compris parfois du côté des partis d'oppositions. Exagération qui semait la terreur et paralysait l'esprit de révolte, pire le détournait vers des cibles imaginaires. Cette dernière dimension est absente du livre sur la résilience. Nous allons voir pourquoi.

2. Thierry Ribault passe sous silence, pour l'essentiel, la filiation entre libéralisme et résilience. Au-delà de vagues allusions au néolibéralisme, à la façon des idéologues opposés à la remise en cause de l'État social, dans la foulée de Pierre Bourdieu, il n'y a presque rien. Pourtant, nous aurions pu croire que des chercheurs en sciences sociales comme lui, vu leur prétention à développer des positions dissidentes, analyseraient de façon approfondie l'histoire gorgée de boue et de sang du capitalisme, en particulier celle du libéralisme, véritable prémisses de la résilience. Or, il ne parle même pas de Herbert Spencer, sinistre apologiste du darwinisme social à l'époque victorienne, auquel

les apologistes de la résilience font référence de façon plus ou moins régulière dans leurs colloques, à juste raison ! En particulier au Royaume-Uni. Car Herbert Spencer développa, à l'école des économistes tels que Adam Smith, bon nombre de thèmes que nous retrouvons dans la résilience : la société vue comme l'agglomération d'individus atomisés et indifférenciés, puis reliés a posteriori par des entités qui les surplombent, le marché, l'église et le pouvoir d'État ; individus, à ce titre, coresponsables, voire responsables en totalité, de ce qui leur arrive, en bien comme en mal ; individus qui doivent faire de nécessité vertu, ne compter, pour l'essentiel, que sur eux-mêmes pour surnager et s'adapter à ce qui les écrase ; avec, comme corollaire, la tendance à limiter le rôle de l'État à des fonctions régaliennes. Tous les penseurs critiques du XIX^e siècle, de Karl Marx à Michel Bakounine, ont stigmatisé l'idéologie libérale comme apologie du despotisme du capital et de l'État, en particulier la notion de responsabilité à la mode libérale. Voir, parmi bien d'autres, les passages consacrés au libéralisme dans « Dieu et l'État », que nous pourrions reprendre presque tels quels à propos de la résilience. En effet, à partir du moment où les individus ne peuvent faire reconnaître leur sociabilité que par l'intermédiaire de puissances étrangères qui les dominent, il est inévitable qu'elles les dirigent, qu'elles les surveillent, qu'elles les jugent et qu'elles les sanctionnent car ce sont elles qui fixent, en dernière analyse, ce qu'ils doivent faire et ne pas faire même lorsqu'elles en appellent à leur participation. La prétendue sur-responsabilité à la sauce citoyenniste que Thierry Ribault reprend à son compte n'est ici d'aucun secours. Au contraire, elle brouille les pistes. La réalité, c'est que la responsabilité morale et la responsabilité pénale sont les deux faces de la même médaille, comme le montra Max Stirner dans « L'Unique et la propriété », ce que Thierry Ribault n'aborde jamais.

3. Bien sûr, je ne nie pas les particularités de la société nucléarisée actuelle, avec le cortège de dégradations, de dangers, de catastrophes et de dispositifs d'État qui lui sont propres. Mais de telles particularités ont déjà été analysées mille fois depuis au moins trente ans par des rétifs à l'ordre nucléaire, civil et militaire, dans des livres, des brochures, des articles, des réunions, etc., bien plus riches que le livre de Thierry Ribault, auxquels il ne fait même pas allusion. Ce qui est pour le moins étrange pour quelqu'un censé s'intéresser à l'histoire du nucléaire et à celles des oppositions radicales contre lui. Pour ne citer que l'un des plus connus, « Tchernobyl », de Roger Belbéoc'h, au-delà des spécificités de la gestion de la catastrophe de Tchernobyl par l'URSS, aborde de façon claire et nette les nouveaux modes de gestion des populations sous contrainte radiologique, du moins dans le domaine du nucléaire civil, visant à leur faire accepter l'inacceptable. Non pas en le niant mais en le minorant, au nom du doute raisonnable sur les conséquences plus ou moins lointaines des radiations, en général combinées à d'autres conséquences dues à de multiples activités industrielles, et en associant les mêmes populations irradiées à la cogestion de leur monde dégradé. De même que monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, les gestionnaires de l'État font depuis longtemps de la résilience sans utiliser le terme.

4. Pour entamer l'analyse de la résilience, Thierry Ribault fait appel à des notions pour le moins contestables, tirées de la boîte à outils d'universitaires cotés dans les milieux hostiles aux manipulations conceptuelles des chercheurs mercenaires. Ce que Robert Proctor, l'une des principales références de Thierry Ribault, appelle « la science

non faite » à partir de ses analyses sur le rôle des chercheurs achetés par les industriels du tabac aux États-Unis. Robert Proctor est historien des sciences à l'université Stanford, membre dans sa jeunesse, à l'époque de la guerre du Vietnam, du cercle de chercheurs contestataires « Science for people », aux côtés de Stephen Gould, Richard Lewontin, etc. Des interviews sont publiées en français et disponibles sur le Web, comme celle donnée à la revue « Critique ». Les chercheurs mercenaires sont sans conteste et sans complexe aux ordres des États et des industriels. Ils sont spécialisés dans l'apologie bien construite des activités néfastes de leurs employeurs, au nom du doute raisonnable à avoir sur les conséquences plus ou moins aléatoires, plus ou moins lointaines et donc peu quantifiables à l'échelle individuelle desdites activités.

Il y a belle lurette que le scientisme à la papa, façon Auguste Comte, n'a plus la cote à l'université. Depuis que la science de l'atome, depuis les années 1920, repose non plus sur le déterminisme outrancier mais, en grande partie, sur l'indéterminisme, non plus sur les certitudes, mais sur les probabilités, non plus sur la pure objectivité mais aussi sur la subjectivité du chercheur, non plus sur le rationalisme mais aussi sur l'irrationalisme, etc. Relativisme, opposé à l'essentialisme rigide en sciences issu des Lumières qui, en retour, facilite la tâche desdits mercenaires en blouse blanche. D'où la production intensive de sophismes qui visent à minorer, voire parfois même à nier les conséquences désastreuses des activités industrielles, conséquences presque jamais démontrables dans les limites des sciences expérimentales. Bref, la production d'ignorance, parfois intéressée, est réelle dans les milieux universitaires. Par suite, des épistémologistes comme Robert Proctor ont créé leur nouveau domaine de recherches, l'agnostologie comme « étude de l'ignorance », de la même manière que l'épistémologie au sens large est « étude de la connaissance ». Mais, par voie de conséquences, des critiques partielles qui pouvaient apparaître comme pertinentes sont transformées en champ d'études universitaires, donc neutralisées, et, par suite, elles sont tolérées par l'institution universitaire même lorsqu'elles gênent parfois tels ou tels groupes de chercheurs, d'industriels ou de lobbies plus ou moins intégrés à l'État. Elles permettent de mettre de l'huile dans les rouages parfois grippés de la production d'idéologies.

5. L'approche à la Robert Proctor, qui est partagée pour l'essentiel par Thierry Ribault et qu'il généralise, à partir de la catastrophe de Fukushima, est porteuse d'illusions sur la nature et le rôle de la science. Thierry Ribault met quelques bornes lorsqu'il souligne, par exemple, que la connaissance peut être source d'ignorance, ce que des philosophes de l'Antiquité grecque affirmaient déjà dans la foulée de Socrate, et que, sans la recherche de la liberté, les connaissances ne sont rien, ce qui est connu dans les milieux libertaires depuis au moins la sortie de « Dieu et l'État ». Ou encore lorsqu'il précise que la connaissance est à mettre en relation avec le social et l'économie, ce qui est le fonds de commerce des épistémologistes contemporains, dans la mesure où ils abandonnent l'essentialisme lorsqu'ils abordent l'histoire des sciences. Mais de telles affirmations générales nous engagent dans des impasses car la véritable question à poser ici, c'est celle de la science, de son origine et de son sens, au-delà des spécificités de la technoscience des dernières décennies sanctionnées par Hiroshima.

L'histoire de la connaissance en général, qui peut préoccuper des épistémologistes, n'est pas notre objet. A titre d'individus hostiles à la société et à l'État qui nous écrasent, nous nous intéressons au premier chef à la science comme mode de connaissance particulier, marqué par l'histoire des derniers siècles. Cette science est née

grosso modo au cours de la Renaissance en Europe, en liaison avec l'apparition du capitalisme et de l'État moderne, et elle en est partie intégrante, déjà au niveau des représentations du monde qu'elle reprend à son compte et génère. Elle fut définie par l'un de ses fondateurs, Francis Bacon, chancelier de la Couronne, comme « le savoir qui est le pouvoir ». Ce qui a le mérite de la clarté ! Or, dans l'optique de Robert Proctor et de ceux qui reprennent en gros ses thèses, c'est « l'ignorance qui est le pouvoir », ignorance certes organisée par des chercheurs mercenaires. Il en résulte, chez Robert Proctor, la tentative de rétablir des vérités face aux mensonges, dans la pure tradition de l'idéologie objectiviste des Lumières, mille fois critiquée, en particulier par Richard Lewontin dans « The biology as ideology ». Pourtant, la recherche de vérités était déjà marquée dès l'origine de la science par l'idéologie, en particulier par celle qui consiste, sous prétexte de rompre avec les vaines spéculations héritées des scolastiques, à fractionner et à isoler des parties du réel, pour prouver la véracité des hypothèses particulières formulées a priori, sans hésiter à écarter ce qui n'entre pas dans le cadre préétabli. Quitte à tenter de représenter ensuite la totalité du réel par des modélisations a posteriori. C'est pourquoi des épistémologistes contestataires comme l'auteur de « Contre la méthode », Paul Feyerabend, avançaient que la méthode expérimentale ne révèle rien d'essentiel et que, en ce sens, elle ne prouve rien. Bon nombre d'expérimentations sont d'ailleurs réversibles, selon les critères choisis à l'avance. Le « vrai » devient ainsi du « faux » et vice versa. Il est donc inévitable que les chercheurs mercenaires se réclament de l'approche expérimentale !

Malgré cela, la tentative à la Robert Proctor de sauvegarder le prétendu noyau immaculé de la science apparaît aussi dans « Contre la résilience » en filigrane, quoique de façon hésitante parfois. En particulier lorsque Thierry Ribault regrette que la recherche de la vérité soit devenue obsolète, que des certitudes incontestables délogées par la science soient niées par les chercheurs mercenaires. Par exemple sur les conséquences délétères de telles ou telles radiations sur le corps humain. Mais, justement, sauf dans le cas de l'iode radioactif fixé sur la thyroïde, il n'y a pas de certitude pour la plus grande majorité des isotopes radioactifs, leur distribution dans les organes humains, par exemple, étant bien plus aléatoire, dans l'espace et dans le temps. C'est l'une des causes qui rend difficile le combat contre le nucléaire. En réalité, Thierry Ribault tend à croire que la science, à condition qu'elle soit bien faite, peut nous fournir des preuves incontestables de la nocivité du nucléaire. Il partage donc les illusions des chercheurs, même des plus désintéressés d'entre eux, sur les origines et le sens de leurs propres activités.

6. Dans le même ordre d'idées, pour aborder la question de la sélection des émotions par les idéologues de la résilience, Thierry Ribault n'a rien trouvé de pire que de faire appel à des conservateurs américains comme Christopher Lasch, l'apôtre du freudisme institutionnel dans les années 1980, moraliste et apologiste du libéralisme à la mode des pères fondateurs de l'Union, ennemi de la libération des désirs et partisan de leur répression. Puis, dans la même optique, Thierry Ribault fait l'apologie d'Annie Le Brun, passée depuis la guerre en Yougoslavie, dans les années 1990, du surréalisme au nationalisme procroate, qui tourne sa haine, non pas contre la guerre en général, mais contre celle menée du côté serbe dans l'infâme livre, « Les assassins et leurs miroirs » qu'il nous conseille comme exemple de critique de la manipulation des émotions. Belles références hostiles aux activités et aux désirs libérateurs ! Mais le modèle de Thierry

Ribault en la matière, c'est sans conteste Günther Anders dont il recycle les thèses les plus contestables, celles qui concernent la gestion des émotions humaines face aux dangers, en particulier face au danger nucléaire. Dans « L'Obsolescence de l'homme », Günther Anders affirma que, à l'ère nucléaire, la domination repose sur le refoulement de la peur du danger et que, par suite, nous devons en exagérer l'ampleur, jusqu'à agiter le spectre de l'apocalypse finale par la Bombe, même si, comme il le souligne, il y a peu de chances qu'elle adienne. Il préconisait donc d'utiliser l'électrochoc émotionnel pour faire sortir les citoyens de leur torpeur. Or, si la peur est humaine, rien d'humain n'est possible sous l'emprise de la peur. Le refoulé, via la peur qui tourne à la terreur, explose et il est source de paralysie. Pire, il joue souvent le rôle de facteur additionnel pour alimenter la guerre de tous contre tous. Ce qui est advenu au cours des crises et des guerres qui émaillèrent la Guerre froide lorsque les individus, assoupiés ou non, étaient paniqués à l'idée d'être annihilés en masse par la Bombe, alors qu'il était peu probable que la guerre nucléaire totale éclate. La minoration, voire la négation, des dangers liés au nucléaire civil, à la veille de la mise en œuvre de « l'atome pour la paix », à savoir l'électronucléaire, était alors combinée à l'hypertrophie de ceux liés au nucléaire militaire en cas de guerre chaude. Phénomène auquel Günther Anders ne comprend rien. Ce qui l'amena à reprendre à son compte, mine de rien, nombre de traits propres à l'idéologie de la Guerre froide. Certes, la peur de la liberté existe à des degrés divers à telle ou telle époque, comme le montra bien Erich Fromm dans son ouvrage phare « La Peur de la liberté », dans les années 1940. Il est clair qu'elle est plus développée aujourd'hui qu'hier car les gestionnaires brûlent désormais en partie ce qu'ils préconisaient dès les lendemains de la deuxième boucherie mondiale, à savoir l'État social, prétendue garantie, basée sur la sécurité dans la servitude salariale, contre les aléas de la survie, alors même que les conditions de cette survie s'aggravent. Certes, au quotidien, bien des peurs sont refoulées par nos contemporains et les idéologues de la résilience comptent là-dessus pour leur faire accepter l'inacceptable et participer à sa gestion. Quitte à mobiliser lors des crises nucléaires les équipes de psychotechniciens et à distribuer, en sus des pastilles d'iode, les psychotropes, préludes aux mesures de mises aux abris, de tris sélectifs entre récupérables et irrécupérables pour l'économie et l'État, et aux fusillades si nécessaire. Tous les exercices d'alertes nucléaires actuels, en France et ailleurs, qui remontent parfois à la Guerre froide, visent à nous préparer à la mise en œuvre de telles mesures coercitives.

Thierry Ribault n'en fait presque pas mention. Mais, obnubilé par son interprétation réductionniste du monde, héritée de l'ontologie catastrophiste de Günther Anders, il en arrive à proférer des énormités selon lesquelles la domination modernisée repose sur la peur de la peur. Alors que, depuis des dizaines d'années, sans même remonter à la Guerre froide, nous voyons les gestionnaires utiliser sans vergogne la peur, voire la terreur fantasmée du terrorisme nucléaire, du genre de celle qui sous-tendait la propagande abjecte lors de la première guerre du Golfe contre l'Irak. Thierry Ribault passe donc sous silence le rôle du catastrophisme, ainsi que celui de ses avatars, alors qu'il est partie intégrante du monde de la domination modernisée, en particulier à travers le nucléaire depuis Hiroshima et la terreur de l'holocauste planétaire par la Bombe qu'il engendra. Procédé que les États réactivent aujourd'hui à l'occasion de la guerre en Ukraine, certes de façon plus discrète. Ce qui ne préjuge pas de l'avenir.



A forcer le trait sur la résilience, l'auteur en fait presque le paradigme de la domination modernisé, la nouvelle religion d'État pour reprendre ses propres termes. Or, ce n'est que dans les milieux de la sociologie et de l'historiographie dérivées du post-modernisme que les chercheurs, ceux du CNRS en particulier, partent à la chasse au paradigme qui marquerait à leurs dires telle ou telle époque. Le problème, comme le montre Jean-Marc Mandosio, dans le livre consacré à la longévité de « l'imposture Michel Foucault », c'est que, en réalité, il n'y a pas de paradigme. A moins de considérer comme paradigme de la domination la recherche de sa permanence par tous les moyens disponibles, y compris par la plus extrême des violences faites aux individus qui cherchent à échapper à son emprise. A partir de là, tous les coups sont permis, parfois les plus contradictoires, en fonction des circonstances, parmi lesquelles il ne faut pas oublier les antagonismes entre États, leurs traditions différentes, voire parfois opposées, dans le domaine de la gestion des crises, les résistances qui peuvent apparaître contre ces modes de gestion, etc. Car les gestionnaires de la domination ne sont pas des dieux vindicatifs, dotés de la faculté d'omniscience, qui planent au-dessus de troupes d'individus déboussolés, prêts, ou presque, à répondre toujours et partout à leurs impératifs, à condition que les marchandises d'État soient présentées sous des emballages acceptables sur le marché de l'idéologie. Nous venons de le voir encore à travers les modes de gestion étatisés de la dernière crise sanitaire mondiale, à base d'embardees, en particulier en Chine populaire, l'archétype même de la dictature, où ce qui était préconisé la veille comme l'alpha et l'oméga de l'extermination du virus du Covid, à savoir transformer toutes les métropoles du pays en camps de rétention sanitaire, fut le lendemain jeté à la poubelle, comme générateur de révoltes et facteur de paralysie des secteurs essentiels de l'économie. Mais cela est hors du champ visuel des chercheurs en sciences sociales, même lorsqu'ils développent à l'occasion des réflexions pertinentes partielles sur ce qu'ils nomment la résilience, comme Thierry Ribault. C'est pourquoi je pense que les tentatives de contestation portées par des livres comme « Contre la résilience » tournent à l'impasse et sont de peu d'utilité pour les révoltés. C'est le moins que je puisse dire. ●

André Dréan
Printemps 2023

Brève bibliographie

- Les mythes fondateurs de la science expérimentale
- La société industrielle, mythe ou réalité
- Contribution à la critique du catastrophisme
- Les blouses blanches à la rescousse !
- A la conquête de l'Est : de l'influence de l'idéologie conservatrice nord-américaine dans les milieux anti-industriels français.
- Autopsie du cadavre d'Annie Le Brun : pour combattre le nationalisme conservateur sous couverture révolutionnaire.
- Des souris et des gènes : contribution à la critique de la biomédecine
- Günther Anders : du mythe à la triste réalité

Pour recevoir l'ensemble de ces textes, écrire à nuee93@orange.fr